

Ariane Michaud

# Les mouches en papier



**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre: Les mouches en papier / Ariane Michaud.

Noms: Michaud, Ariane, 1990- auteur.

Description: Mention de collection: Libre'aire

Identifiants: Canadiana (livre imprimé) 20190024437 | Canadiana (livre numérique) 20190024445

| ISBN 9782924966020 (couverture souple) | ISBN 9782924966037 (EPUB)

Classification: LCC PS8626.I196 M68 2019 | CDD C843/.6—dc23

Les Éditions au Carré inc.

34-5, rue Principale Nord

Sutton (Québec) Canada J0E 2K0

Téléphone : 450 538-0097

editeur@editionsaucarre.com

www.editionsaucarre.com

Illustration de la couverture: Nadia Morin

Direction de création: Caroline St-Louis (Virgolia Communication)

Photo de l'auteur: © Sophie Jean Photographe

Édition: Christine Ouin

Révision linguistique: Caroline Turgeon

Correction d'épreuves: Gabrielle Tremblay

Mise en pages: Édiscript enr.

Version numérique: Studio C1C4

Relations de presse: Caroline St-Louis (Virgolia Communication)

Nous reconnaissons l'appui financier du gouvernement du Canada.

Financé par le  
gouvernement  
du Canada

**Canada**

Les Éditions au Carré désirent remercier tout spécialement la Société de développement des entreprises culturelles (SODEC) et le Fonds du livre du Canada (FLC) pour leur appui.

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC

Société  
de développement  
des entreprises  
culturelles

**Québec**

Toute reproduction intégrale ou partielle de cet ouvrage par quelque procédé que ce soit, et notamment par numérisation, photocopie ou microfilm, est strictement interdite sans une autorisation écrite par l'éditeur.

© Les Éditions au Carré inc., 2019

Dépôt légal: 3<sup>e</sup> trimestre 2019

Bibliothèque et Archives Canada

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

ISBN 978-2-924966-02-0 (version papier)

ISBN 978-2-924966-03-7 (version numérique)

**DISTRIBUTION**

Prologue inc.

1650, boul. Lionel-Bertrand

Boisbriand (Québec) Canada J7H 1N7

Téléphone: 1 800 363-2864

Télécopieur: 1 800 361-8088

prologue@prologue.ca

www.prologue.ca

## Prologue

*Lara,*

*Il y a toujours un chemin vers le cœur des gens qu'on aime. Et quand toutes les autres routes ne mènent nulle part, aussi longtemps que cet amour est réciproque, il n'existe aucune frontière ni aucun océan qui peut se dresser entre nous, de quelque façon que ce soit.*

*Lara,*

*Tu veux une vie tracée sur une feuille de papier, une vie qui descend d'une montagne et s'assoupit dans une vallée tranquille aux abords d'une rivière douce et langoureuse. Tu veux un soleil en traits de crayon jaunes et des brins d'herbe erratiques autour d'une maison au toit triangulaire.*

*Je n'ai pas cette vie à te proposer. Mais j'ai du temps sur une montre bon marché. Et tout l'amour du monde à t'offrir, jusqu'au tout dernier jour de ma vie.*

*Et quand ce sera suffisant, tu sauras où me trouver.*

*David*



PREMIÈRE PARTIE

# Les scaphandres ont peur de sonner creux



# 1

— Il te manque quelque chose ?

Nous étions à l'aéroport, juste avant l'embarquement. David était accroupi et fouillait frénétiquement dans son bagage à main.

— Non, je voulais juste vérifier une dernière fois, être certain de tout avoir.

Il se leva d'un coup et je le sentis plus nerveux. Autour de nous, des membres d'une même famille s'enlaçaient avant le départ, des amants s'embrassaient à pleine bouche, le visage humide, des compagnons de voyage s'excitaient à la simple idée de poser un pied en terre inconnue. N'y avait-il personne comme nous, dans cette foule immense ?

— Je t'ai acheté une petite surprise pour ton voyage.

— C'est vrai ? T'aurais pas dû, dit-il.

Il sourit de son air malicieux d'enfant gâté et ouvrit le paquet que j'avais pris la peine d'envelopper le matin même.

— Un harmonica ? Wow !

Il souffla immédiatement dans l'instrument et ne remarqua pas les quelques passants qui se tournèrent dès la première note.

— T'es content ?

— Vraiment ! Je pensais que tu trouvais que c'était l'instrument le plus triste au monde.

— Je le pense encore.

Il ne répondit rien, se contenta de me regarder. Une boucle blonde tombait devant ses yeux. Je sentis le besoin de rompre rapidement le silence.

— Je l'ai acheté usagé. Et je l'ai lavé, si ça peut te rassurer.

Comme si ça pouvait faire une différence pour lui.

Il inspecta l'instrument. Puis, il l'enroula finalement dans un mince tissu avant de le replacer dans sa petite boîte. Il déposa de nouveau son sac au sol et y glissa le paquet avant de se relever.

— Merci, Lara.

Peut-être n'était-il déjà plus question de l'harmonica. J'allais retourner cette phrase dans ma tête des millions de fois. *Tu me remerciais de te laisser partir.*

David prit mon visage entre ses mains larges et rugueuses. Il s'approcha doucement et ce fut comme une invitation aux murmures. J'aurais voulu lui dire, faiblement : « Ne m'oublie pas. » J'aurais voulu échapper ces mots avant que ma voix ne se casse sur le plancher.

*Ne m'oublie pas. Par-delà les frontières, par-delà les cartes et les territoires. Ne laisse pas les océans nous engloutir.*

J'hésitai avant de chuchoter un simple :



— Prends soin de toi.

David posa un baiser furtif sur mes lèvres, puis me fit une accolade sincère et sans promesse. Je ressentis un léger pincement dans la poitrine que je crus bon d'ignorer.

J'imaginai des étrangers croiser nos regards. Qui étions-nous à leurs yeux ? Des amis peut-être ? Des amoureux des jours d'avant ? Personne n'aurait su dire véritablement. Personne sauf nous, sauf notre histoire chiffonnée quelque part, au fond d'un bagage à main réglementaire.

Puis, ce fut l'heure de partir pour attraper son vol.

— C'est mon *call*. Bye, Lara. Dis salut à tout le monde pour moi, OK ?

J'hésitais entre lui demander de m'écrire, de tout me raconter et le supplier de rester. J'aurais pu faire une scène digne d'un film hollywoodien, m'écraser à genoux et fondre en larmes, mais la simple idée que tous ces étrangers me perçoivent comme cette femme abandonnée que je croyais être me dégoûtait profondément.

David avait fait son choix. Il avait choisi pour lui et pour personne d'autre, et je mentirais si je disais ne pas l'avoir envié d'une certaine façon pour cela. Je n'avais rien choisi.

— OK. Bye.

Il prit son sac, leva la main en guise d'au revoir et se retourna.

Je sentis un nouveau pincement, une sorte de crépitement dans la poitrine. Peut-être était-ce trop rapide, mais à quoi aurait servi davantage de temps si je n'arrivais pas à dire quoi que ce soit, de toute façon ? Il me sembla que

je devais tout de même agir et faire quelque chose, vite, rapidement, n'importe quoi. Il n'était pas encore trop tard.

— David!

Il s'arrêta et le passager qui le suivait percuta son épaule avant de continuer dans la hâte. David me regarda, interloqué.

— Oui?

Il y a de ces instants qui nous reviennent toute une vie, des scènes que nous repassons dans nos têtes après plusieurs années en pouvant encore décrire les moindres détails. La veste kaki de David, ses bottes de randonnée, les mèches blondes descendant sur son front, sa barbe fraîchement rasée, la douceur de sa peau, le grincement des valises sur roues, un homme en complet à sa droite qui parle au téléphone, trois individus discutant en espagnol en accélérant le pas. Il y a certains instants où l'on ne peut s'empêcher de réfléchir aux différentes actions que l'on aurait pu accomplir et à leurs répercussions sur le restant de nos vies.

— Oui?

Puis, le temps s'accélère et ces moments se bousculent comme tous les autres, et en une fraction de seconde, nous échappons au chemin qui semblait tracé initialement pour nous.

— Bon voyage.

Il me fit un signe de tête et repartit.

Je suis restée debout dans la foule, quelques minutes. Je ne m'attendais pas à le voir rebrousser chemin. Je savais seulement que lorsque je quitterais ce lieu, les choses ne seraient plus jamais les mêmes.

Dans cette horde d'êtres humains, dans cette masse informe d'individus jetables sans nom et sans visage, David s'était faufilé jusqu'à disparaître complètement de ma vue.

Un autre printemps s'annonçait banal malgré la température au-dessus des normales de saison. Bientôt ce serait la fin de l'université, puis le début de l'été. Les gens quitteraient progressivement la ville pour les vacances, et les présentateurs de nouvelles s'empresseraient d'établir un premier décompte-choc des accidents de la route agrémenté de plusieurs statistiques sur le sujet, d'une comparaison avec l'année précédente et d'étranges prédictions à court terme. Un journaliste senior présenterait un topo sur les pires carambolages classés par nombre de victimes. Un *vox pop* alléchant suivrait, avec la participation de citoyens dignes de confiance, tel Gaétan Tremblay de Mascouche, honnête quinquagénaire qui s'exprimerait par un «Ç'a pas de bon sens!», accompagné d'une moue rappelant la gueule d'un brochet.

Le monde se portait généralement bien. C'était avant le fléau des enfants morts noyés dans leur piscine familiale, crise qui monopoliserait les médias du Québec pendant plusieurs étés consécutifs.

Un enfant mourrait à Coaticook dans une piscine gonflable sans surveillance. Claude Poirier en ferait plusieurs émissions spéciales de dernière minute, des reporters joueraient du coude pour un cliché de la pataugeoire de l'enfer en essayant de contacter la famille de la victime et les présentateurs des nouvelles régionales de toute la province reprendraient l'histoire, déçus de ne pas avoir leur propre noyade dans leur municipalité respective. Le *Journal de Montréal* publierait son *best-seller* estival « ÉTÉ MEURTRIER, déjà 32 noyades! » Un autre *vox pop* serait tout désigné pour entendre l'opinion du peuple sur ces drames humains. Notre Gaétan Tremblay, aussi propriétaire de piscine à temps partiel, présenterait à la caméra son patio et ses installations de qualité en insistant sur le fait que les enfants qu'il n'a pas ne couraient aucun risque de se noyer dans son oasis de 24 pieds.

En guise de conclusion, on lui demanderait son opinion sur le triste évènement de Coaticook, ce à quoi il répondrait en réutilisant sa tête des jours difficiles pour grommeler un « Ç'a pas de bon sens! » bien senti.

Bref, pour la plupart des gens, l'été s'annonçait prometteur.

Nous nous étions donné rendez-vous au Gourou, sympathique pub désormais fermé sans surprises pour la simple et bonne raison que nous constituions depuis plusieurs années sa principale clientèle. Après les funérailles de ma mère, nous nous étions promis de nous retrouver plus souvent en ce lieu mythique. Ils étaient tous là : Monobras, Élise, Anne et Sébastien. Nous étions comme

les cinq doigts de la main que Monobras avait perdue enfant, sous une tondeuse à gazon.

Monobras avait complété sa maîtrise et donnait un cours à distance en études littéraires. Élise, la doyenne du groupe ainsi que ma colocataire, était sortie de l'école de théâtre, mais ne décrochait aucun contrat. Elle avait fait un peu de figuration dans le légendaire téléroman *Virginie*, mais pendant que tout le Québec espérait le retour de Bernard, Élise attendait un chèque de paye décevant qui ne lui permettait plus de payer le loyer en jouant les adolescentes de quinze ans à Sainte-Jeanne-d'Arc. Depuis quelque temps, elle vendait plutôt des cheeseburgers dans un restaurant cantine vingt-quatre heures et recevait de généreux pourboires. Anne et Sébastien s'en tiraient plutôt bien, quoiqu'il faille dire que le couple ne s'était jamais montré trop exigeant envers la vie. La carrière d'Anne comme commis au Mégaluminaire lui avait permis de belles rencontres en plus d'éclairer avec puissance son un et demie dans Montréal-Nord. La lumière divine qui en émanait le soir lui donnait l'impression que la Vierge Marie l'attendait sur le porche.

Anne avait complété un certificat en archivistique et elle s'amusait à nous rappeler, depuis son stage chez les Ursulines, qu'elle avait un jour posé sa main sur un copeau de bois provenant de l'arbre dans lequel la sainte Croix du Christ aurait supposément été taillée. Elle vivait depuis trois ans avec Sébastien, talentueux guitariste à la chevelure indomptable. Ce dernier avait entamé un bac en musique pour finalement entreprendre un cours en

soudure, domaine dans lequel il gagnait raisonnablement sa vie, du moins, mieux que la majorité d'entre nous. C'était bien sûr avant qu'il soit renvoyé deux semaines plus tôt, à la suite de licenciements à l'usine où il travaillait. De mon côté, je cumulais des emplois dont je me lassais inmanquablement après quelques semaines. Durant cette période, j'occupais un poste de réceptionniste dans un hôtel de la ville pour lequel mes principales fonctions consistaient à prendre les réservations par téléphone, remettre les clés magnétiques aux clients et les gratifier d'un sourire amical.

Nous étions donc au Gourou, véritable lieu de villégiature pour les postuniversitaires en quête d'idées révolutionnaires et de cacahouètes gratuites.

— Comment tu vas ?

Dans la journée, je m'étais rendue à l'entrepôt de ma mère dans lequel étaient entassés la plupart de ses effets personnels et les vestiges de mon héritage prématuré. Nous avons souligné le départ de ma mère un 8 décembre durant ce qui fut la plus grosse tempête de neige de la décennie. Deux jours entiers de poudrierie et de rafales de vent avaient immobilisé la plupart des gens qui souhaitaient prendre part à l'événement. Seuls quelques voisins et amis locaux s'étaient présentés aux funérailles. Et dans la maison de Dieu, une chose incroyable s'était produite devant nos yeux.

Les bourrasques d'une férocité légendaire avaient poussé la neige devant l'entrée principale de l'église. La force du vent était si grande que l'un des porteurs craignait

de perdre pied et d'échapper le cercueil. Il avait donc fallu le faire entrer par l'arrière, à travers les portes de la sacristie évidemment non conçues à cet effet.

Les porteurs et le prêtre avaient chuchoté entre eux avant de convenir avec gêne qu'ils devraient basculer le cercueil sur le côté, considérant qu'il n'y avait pas d'autres moyens de le faire passer par le cadre de la porte.

Et ainsi, ma petite mère était entrée par la porte arrière, la face écrasée contre la paroi de son cercueil prépayé, laissant une image qui allait marquer l'imaginaire des gens présents pendant de longues années. Devant un public dissipé, nous avons rendu à cette grande dame un modeste et dernier hommage.

Je n'avais pas lâché la main d'Anne durant toute la cérémonie. J'avais en tête la dernière conversation lucide avec ma mère après l'annonce de son terrible diagnostic. Lorsqu'elle avait réglé ses préarrangements funéraires, elle ne s'était certainement pas attendue à ce genre d'obsèques de fortune. C'était avant d'oublier comment tenir un crayon. Avant l'oubli des noms, des visages et du langage.

— Bien. Je suis allée à l'entrepôt vérifier s'il y avait pas quelques meubles qui pourraient être utiles. J'ai l'impression qu'il reste encore tellement de classement à faire et de boîtes à débarrasser. Et ça, c'est sans compter la maison...

La maison rouge, comme nous aimions l'appeler à cause de la couleur criarde de son toit, était une vieille bâtisse située au Bas-Saint-Laurent ayant appartenu au grand-oncle de mon père. Il avait vécu seul toute sa vie. Lorsqu'il avait trébuché dans les escaliers à l'aube de ses



quatre-vingt-quinze ans, il avait fallu une semaine avant que quelqu'un au village ne remarque son absence à la messe du dimanche. Mort sans héritiers, il avait légué à mon père une baraque déprimante et un terrain de plusieurs hectares. Il était d'ailleurs le seul membre de la famille à avoir rendu quelques visites à l'oncle Ted au cours de son interminable existence. Mes parents séjournèrent à la maison rouge à quelques reprises pendant plusieurs étés vers la fin des années 80. Toutefois, après ma naissance, ils avaient vite perdu de l'intérêt pour la vieille demeure, sa grange, ses hangars et ses terres agricoles épuisées depuis quelques décennies. Même s'il avait pu en tirer quelques dollars, mon père ne pouvait se résigner à vendre la propriété. Ma mère croyait qu'il nourrissait secrètement l'espoir d'en faire son projet de retraite et de la rénover à temps perdu. Après la mort de mon père, elle hérita de la demeure et, sans doute par respect pour le souhait muet de son défunt mari, elle ne put se résoudre à s'en débarrasser. À mon tour, je reçus la maison rouge en héritage. Ainsi se passaient, d'une main à l'autre, les clés d'un logis que personne ne désirait.

Monobras revint avec un pichet.

— Tu ne veux pas la vendre? Il y a sûrement un montant intéressant à aller chercher, lança-t-il.

— C'est une épave. Il faudrait tout démolir et reconstruire une nouvelle maison.

Sébastien se joignit à la conversation.

— Mais c'est en campagne. Et c'est entouré d'un grand terrain avec une terre et un lot à bois. Ça a plus de valeur que vous croyez. Et c'est de plus en plus recherché!

— Je sais pas. On verra.

J'avais envisagé d'aller vérifier l'état de la propriété avant le début officiel de l'été. C'était l'occasion parfaite pour prendre de petites vacances hors de la ville. Je déciderais ensuite de son sort.

Et puis, Sébastien avait proposé, entre deux poignées de cacahouètes.

— Vous savez ce qu'on devrait faire? On devrait tous emménager ensemble dans la maison de Saint-Je-Sais-Pas-Où! On serait certains de jamais se perdre de vue.

Nous avons bu toute la soirée.

Ce soir-là, aucun sentiment d'échec ne pesait sur nos épaules. Les fantômes étaient laissés au vestiaire et rien ne nous obligeait à appréhender la noirceur.

Nous étions ensemble.

À trois heures, nous nous étions rassemblés chez Sébastien et Anne pour une nuit qui ne connaîtrait pas l'aube. Sébastien jouait de la musique puisée dans son propre répertoire. Élise dansait, complètement ivre, avec un garçon non identifié dont elle avait agrippé le col de chemise en sortant du Gourou. Monobras se roulait un joint, par je ne sais quel miracle, avec son unique main maladroite et Anne, complètement hors sujet et doublement émotive en raison des effets de l'alcool, me murmurait, la voix empreinte de trémolos enterrés par la musique: « Ta mère me manque aussi. » Les yeux fermés, bercée par les accords, je remontais doucement à la surface prendre sporadiquement une autre bouffée d'air.



\*

Les jours qui suivirent furent plutôt semblables aux précédents. Presque tous les soirs, nous nous rejoignons sur le perron de l'appartement que je partageais avec Élise depuis quelques années. Je l'avais rencontrée par le biais d'amis communs et j'avais tout de suite été intimidée par son insouciance et sa force de caractère. Sa férocité produisait un magnétisme chez les hommes les plus téméraires. J'espérais apprendre à son contact comment vivre sans compromis. Son aplomb équilibrait la meute soumise, Élise était une guerrière.

Une rangée de chaises pliantes d'une autre époque trônait fièrement sur notre galerie plus ou moins conforme aux normes de la Régie, d'après ce que nous avaient dit les locataires précédents. L'arrière de l'appartement se trouvait dans l'ombre d'un autre immeuble à logements, ce qui faisait en sorte que peu importe l'heure du jour, jamais un rayon de soleil ne parvenait à notre forteresse de solitude. Cette noirceur avait d'ailleurs causé la mort de nombreuses plantes. Comme ce coin était très peu fréquenté par nos voisins, nous y avons rapidement établi notre quartier général.

— Y'a un camion en marche dans le parking depuis au moins quinze minutes et y'a personne à l'intérieur.

— C'est le camion du concierge, il fait toujours ça.

— Ah.

Élise poussa la moustiquaire et prit place sur la dernière chaise de la rangée, une boîte de céréales dans les



mains. L'étroite surface de la galerie nous empêchait d'y installer une table. Seules nos chaises positionnées dans un angle stratégique permettaient une exploitation maximale de l'espace. Anne, Sébastien, Monobras et moi étions donc tous côte à côte, tournés vers le stationnement du centre communautaire voisin, devant lequel se trouvaient deux immenses conteneurs à déchets qui étaient vidés chaque semaine par un camion épouvantablement bruyant.

— Tu nous passes les céréales ? lança Sébastien.

Élise fit circuler vers la gauche la boîte écrasée avant de se pencher vers Anne.

— Du nouveau dans l'univers du lumineux ?

Anne prit une seconde pour réfléchir.

— Pas particulièrement. On a reçu un nouveau système pour tamiser la lumière en tapant des mains. Un coup, tamisée, deux coups, fermée. Monsieur Bernard a peur. Il dit que ça va changer le monde de la lumière.

— Fascinant.

Anne poursuivit.

— Les temps sont durs. Monsieur Bernard pense qu'il aurait avantage à vendre de l'obscurité.

Monobras prit une gorgée de bière.

— C'est une autre façon de voir les choses, conclut-il.

Élise, dont l'énergie ne concordait pas toujours avec nos égarements méditatifs, changea rapidement de sujet.

— Et puis, vous y allez à la maison rouge ? Est-ce qu'on doit désigner une délégation ?

Monobras leva sa main.

— Je propose Anne.

Sébastien approuva. Anne était de loin la plus rationnelle du groupe. Si nous voulions développer un projet totalement farfelu, nous savions qu'elle arriverait à encadrer nos esprits éclectiques. La proposition me convenait donc parfaitement, tout comme au reste du groupe. Il ne me resta plus qu'à officialiser le tout.

— Anne, la démocratie a parlé. Tu penses que Monsieur Bernard pourra se passer momentanément de tes services? Il faudrait peut-être que tu prennes une journée de congé si on doit dormir sur place.

Elle ne sembla pas surprise de sa nomination.

— Probablement. Je demanderai à Nicole de me remplacer. Elle travaille pas souvent, mais elle devrait quand même être apte à faire de la caisse et à passer la commande.

— Et à taper des mains, ironisa Élise, en défiant Monobras du regard.

Il sourit.

— Faudrait pas penser que c'est à la portée de tout le monde, renchérit-elle.

Un écureuil, en bas sur le gazon, tentait d'enterrer quelque chose sous la terre. Ses petites pattes creusaient frénétiquement tandis qu'il se retournait, comme secoué de spasmes, dans la peur constante que quelqu'un le repère. Il n'en fallut pas plus pour capter notre attention. Pendant que notre regard suivait la quête du petit rongeur, seuls les bruits des céréales écrasées entre nos molaires meublèrent le silence.

Dans le parking, le moteur du camion tournait toujours.

\*

— Tu es certaine que c'est la bonne entrée?

— Absolument pas.

Anne avait accepté de m'accompagner dans mon pèlerinage au Bas-Saint-Laurent. C'était vers la fin du printemps, et la convaincre de quitter la ville n'avait pas été une tâche ardue. Chez Mégaluminaire, la vente du néon était dangereusement à la baisse et la recherche d'emploi de son copain était peu concluante. Anne ne laissait jamais entrevoir la moindre faille dans son optimisme légendaire, mais nous avons compris, à la façon boulimique dont elle accumulait les lampes de chevet, que quelque chose la tracassait. Le nombre anormalement élevé de 100 watts entre les murs de sa demeure cachait un réel désir d'éradiquer la noirceur. Tous les soirs, elle allumait les douze ampoules de sa minuscule demeure en suivant un ordre précis. Elle vaquait à ses occupations puis elle entreprenait le trajet inverse pour éteindre toutes les lumières et n'en garder qu'une seule, tamisée, qui l'aidait à passer à travers ce moment de transition entre la solitude du soir et la promesse d'un nouveau matin. La plupart du temps, Sébastien, qui avait à cette époque tout d'un oiseau de nuit, venait la rejoindre bien plus tard. Alors, c'était l'éclipse solaire.

Nous avons emprunté la vieille camionnette de Sébastien dans laquelle une tente et quelques couvertures étaient empilées. Nous nous étions arrêtées pour manger à Saint-Jean-Port-Joli et nous avons continué sur la route 132 plutôt que la 20, histoire de flâner le long du

fleuve. En arrivant au dernier village avant la maison rouge, nous étions entrées dans une épicerie locale afin d'acheter une minuscule tablette de chocolat à 3,50 \$ et une bouteille d'eau de grand format.

Anne souhaitait demander de l'information sur le trajet à suivre jusqu'à la maison rouge. Quant à moi, je préférais taire notre visite en ces lieux. Les habitants du village connaissaient sans doute cette maison, et ses mystérieux propriétaires avaient dû alimenter les conversations lors de plusieurs soupers spaghetti à la salle communautaire au fil des ans. Évidemment, je finis par regretter cette décision plus tard lorsque je me rendis compte que nous roulions dans la mauvaise direction depuis plusieurs minutes.

Notre étourderie nous avait coûté quelques dollars d'essence, mais nous avons finalement trouvé l'endroit le plus négligé de la paroisse, là où se trouvait la maison.

Il n'y avait pas de numéro sur la vieille boîte aux lettres et il était impossible de voir la maison à partir du chemin de terre. Les broussailles étaient si hautes et épaisses que je pouvais déjà entendre Monobras crier : « N'allez pas dans les hautes herbes ! » en référence à une réplique de Jeff Goldblum à propos de l'endroit où étaient dissimulés les vélociraptors dans le film *Jurassic Park*.

— Oh, mon Dieu !

Nous y étions. La maison de l'oncle Ted.

Une vieille maison à la toiture rouge écaillée. Une grange fatiguée. Un garage menaçant de s'effondrer et un poulailler au grillage digne d'Auschwitz. L'héritage de ton-ton Ted.

— C'est un désastre.

Les lieux étaient dans un état encore pire que ce que j'avais pu imaginer.

Anne, fascinée par le tableau qui s'offrait à elle, réalisa pour la première fois l'ampleur de cette possession insolite et sembla satisfaite d'avoir perturbé sa routine pour s'aventurer sur ce terrain hostile.

— Arrête, c'est pas si mal. Et c'est chez toi.